

parce qu'une compilation qui n'est pas plus ancienne, ne doit, selon toute apparence, nous donner sur l'Inde que des renseignements modernes et d'une authenticité contestable. A cela je pourrais répondre, que dans les commencements d'une étude aussi nouvelle que celle de l'Inde, ceux qui, en Europe, désirent s'associer aux travaux dont elle a déjà été l'objet en Asie, n'ont rien de mieux à faire que de prendre les ouvrages dont se compose la littérature qu'ils veulent connaître, dans l'ordre où les place l'estime du peuple même qui les a produits. Or l'impossibilité où nous sommes en France de traduire les Vêdas, cette source incontestablement antique de toute culture intellectuelle dans l'Inde, la publication si brillamment commencée du Râmâyana, le projet annoncé par un savant, qui en avait donné des extraits, de publier le Mahâbhârata, à la traduction complète duquel la vie d'un homme, occupé de quelques autres travaux, suffirait à peine, et, par-dessus tout, le peu de secours qu'offre la Bibliothèque du Roi pour l'étude approfondie de la littérature sanscrite, étaient autant de circonstances qui limitaient le choix que j'avais à faire entre les productions réputées classiques du génie indien. Après les grandes compositions que je viens de rappeler, il n'en est pas d'ailleurs de plus connues que les Purânas; et parmi ces dix-huit ouvrages, nul peut-être ne jouit de plus d'estime que le Bhâgavata. C'est un point sur lequel s'accordent également les témoignages des Anglais qui résident dans les provinces de l'Inde les plus éloignées les unes des autres. Ainsi, à Calcutta, M. Wilson affirme que les Brâhmanes ne lisent ordinairement que deux des dix-huit Purânas, le Bhâgavata et le Vichnou, et notamment le premier⁽¹⁾. A Bombay, M. J. Wilson

¹ *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Oriental Magazine*, t. II, p. 122, et t. VI, p. 140.
Roy. As. Soc. t. V, p. 62; conf. *Quarterly*